

Karin Scherf

2015

Fin mai nous voyagions dans le Médoc - pour la première fois.

Comme journaliste j'ai déjà voyagé dans d'autres régions de France et depuis plusieurs années nos destinations de vacances avaient un but français, mais le Sud-Ouest n'y figurait pas. C'est différent cette année - où à vrai dire tout est différent. Car l'histoire de ce voyage commence bien avant ... Halle/Saale 27.12. 2014 Un carton de chaussures sans couvercle. Dans un coin sombre d'une étagère à livres mes doigts tâtonnants le trouve, mes doigts qui sont à la recherche ... oui, de quoi au juste?

Des lettres s'entassent au fond du carton, bien plus qu'une centaine, bien rassemblées et entourées d'un ruban de soie jaune que les années ont chiffonné. Ce carton, on me l'a certainement donné après la mort de mon père, avec des vieux documents et des certificats. Je ne me souviens pas. C'est resté. Pas lui.

J'avais tout rangé sur les étagères de livres. Rien lu. Six années durant. Maintenant cela revient avec force dans la mémoire.

[Ces lettres](#) je ne les avais encore jamais vues, elles sont extrêmement vieilles, le papier brunâtre bruisse à peine, quand j'ai ouvert la pliure compliquée: un coup d'oeil sur la date - 1944 - alors exactement il y a 70 ans - à cette époque mon père avait juste 17 ans et en principe, bachelier dans le lycée de la fondation Franck à Halle. Déjà une année auparavant commençait une toute autre carrière pour lui - celle d'assistant à la Flak (Flugzeugabwehrkanonen - canons antiaériens) administrativement, on nommait les lycéens des années 1926 - 1928, assistants de l'Armée de l'air. Mon père était née en 1926. En seulement une année l'école devenait une exception, 18 heures de cours par semaine étaient prévues, mais la guerre et l'école ne peuvent pas s'accorder. Entretemps l'enfant soldat est devenu un soldat de la Wehrmacht, quelqu'un qui interroge, mais qui suit quand même en y croyant. Trois mois plus tard le jeune de 17 ans de Halle fait encore l'horreur du front de l'Ouest, la dernière mobilisation, un tank roule sur le trou dans lequel il cherche à s'abriter, la terre s'écroule sur lui. Il survit, tombe dans la captivité. Les fameux « Rheinwiesen, camps de la plaine du Rhin » . Ils ont du être à peu près 1,3 million qui végètent durant des mois sur la rive gauche du Rhin à ciel ouvert. Il survit. Il est parmi les milliers de prisonniers de guerre, que les Français demandent aux Américains pour la reconstruction du pays. Il devient démineur dans le Sud-Ouest de la France, le long du mur de l'Atlantique entre Le Verdon et Arcachon, ensemble avec ses camarades il désamorce 56 263 mines de toute sorte, mortels héritages de la guerre. Jusqu'en 1948. Il survit aussi à cela et le décrit dans ses lettres. Et parle aussi de sa faim de la vie...

Je suis assise perplexe devant le carton de chaussures. Que devais-je faire de ce tas de petites enveloppes pliées remplies de l'histoire du monde? Encore aujourd'hui?

Le rédacteur des lettres n'est plus là, il n'a presque jamais parlé de ces pages, je ne connais que des minuscules bribes de ses souvenirs; des remarques furtives, qui apparaissent parfois au tournant de conversations sans importance qui ont certainement activer le souvenir. C'étaient à peine des histoires et elles se terminaient rarement bien. Souvent mon père se reprenait et retournait vite vers les choses sans importance, comme s'il regrettait que ces souvenirs aient passé ses lèvres.

Silence collectif d'une génération d'hommes allemands.

Si parfois le silence était rompu, mon père tordait le nez avec dédain...

Qu'est ce que mon père a vécu, qu'est-ce qui manque à l'imagination de la génération suivante qui ne l'a pas vécu? Qu'est ce qui était à l'origine de son silence, plus tard, quand les blessures avaient guéri? Ou n'avaient-elles jamais guéri?

Les lieux, où les lettres ont été écrites sonnent mélodieusement quand on les épelle : St. Médard-en-Jalles, Soulac-sur-mer, St.Vivien... Les noms s'alignent comme les mots d'une chanson française, on les comprends à peine, mais cela sonne si agréablement: Le Pin-Sec ainsi pourrait s'appeler une vieille auberge, une auberge avec des volets étroits et gris et une terrasse en bois, sur laquelle le sable des dunes forme déjà des petites vagues.

L'internet me dit, qu'en réalité mon auberge surannée est un gigantesque camping directement au bord de l'Atlantique, des villages de vacances sans visage, des rangées de « Mobilhome » vétustes.

La déception rend ma décision encore plus définitive - je veux aller à ces endroits, je veux voir avec mes propres yeux, où mon père, derrière les barbelés, a écrit ses lettres, partout du sable, l'Atlantique et les tempêtes du golfe de Gascogne et lui, il écrit pour s'éloigner de cette réalité, 32 mois de prison qui lui ont tenu lieu d'école et de chez soi.

Je lis son irritation de la privation de liberté. Ce garçon avec un sens exagéré de la justice, doit accepter impuissant que la justice n'existe pas. Puis pourquoi cela le concerne-t-il?

Puis vient de nouveau la responsabilité: nous devons nettoyer ici, c'est fait, nous pouvons difficilement retourner chez nous avant. Sentiment de culpabilité, sens de responsabilité, sont présents mais certainement inavoués. Je ne suis jamais sûre de ce qui est réalité, je ne connais que ses récits, j'ai ces lettres, je ne sais pas ce qu'était sa réalité, son effort pour rendre l'horrible acceptable pour lui et pour ses parents; ses efforts plus tard dans ses curriculum vitae de transformer le lamentable en force, un effort que des millions ont appris, pour survivre, pour s'adapter au nouveau système. Avec le temps, le temps des barbelés devenait de plus en plus court, de plus en plus insignifiant. L'était il vraiment?

A l'époque, il ne pouvait pas encore savoir que dans son dossier de cadre qu'il allait y avoir une croix au crayon papier, à cause de son emprisonnement du mauvais côté, pas russe, il a été « l'ennemi de classe », cela devait être expliqué. Même les membres du Politbureau avaient cette annotation dans leur carrière, emprisonnement chez les Alliés - de cela se remet seulement celui qui discourait fortement et intensément de l'idéologie.

Mon père ne parlait de cette signature au crayon qu'une fois sorti du système suivant (soviétique), dont j'ai vécu moi-même le cataclysme. A l'époque, en 1990, j'avais beaucoup de questions véhémentes et pleines de reproches pour lui. Mais elles concernaient le temps après, le temps des barbelés inexpliqué, même si déjà des réponses pointaient. Là où le silence commençait, pourquoi il a commencé.

Aujourd'hui à ces questions je ne rencontre qu'un hochement de tête affirmatif, tout leur semble clair, eh bien, il faut comprendre, à l'époque, ils ne voulaient plus rien entendre de la guerre, ils voulaient oublier. Ont-ils vraiment oublié ou n'était-ce pas mieux pour tous? Et nous, nous ne pouvions plus questionner, parce que nous ne voulions rien savoir, parce qu'ainsi le monde restait en ordre? Le Bien et le Mal

avaient leur place, la responsabilité a été déterminée, nous à l'Est, nous étions du bon côté, celui des vainqueurs?

Derrière les barbelés mon père n'était pas du bon côté. Dans la vie après, il ne le voulait plus vraiment. Ou peut-être si, même peut-être trop? Dans ses derniers récits, le temps derrière les barbelés ne fut pas héroïque et même parfois une vie ordinaire apparaissait.

D'une femme, une prostituée noire, qui l'a initié à l'amour dans un bordel à Bordeaux où le prisonnier de guerre nettoyait les sols. Comme jeune fille je sentais l'aventure dans ces petites histoires, je l'enviais, lui qui a vu le monde, celui qui me restait fermé. Je ne savais rien de cela seulement qu'ici aussi les faibles des plus faibles partageaient des aventures - lui le prisonnier de guerre, elle, la prostituée de couleur.

Puis mon deuxième prénom, Yvonne, mon père me parlait de cette femme, son premier amour, derrière les barbelés. Dans mon imaginaire elle est extrêmement belle. Sa chevelure cuivrée entoure son visage avec des grandes boucles. Une peau de porcelaine. Son père avait une pharmacie, son fils était tombé au front. Tout allait pour le mieux. Puis le commando est transféré, loin de St. Médard, vers où? Ils l'ignorent, personne ne sait. Yvonne fait une tentative de suicide à cause de son chagrin. 10 ans plus tard je nais et je reçois son nom.

De cela, rien ne se trouve dans les lettres. Le fils n'écrit pas des choses pareilles à ses parents. Et tant d'autres choses non plus. Ainsi je cherche des réponses - je voyage en France dans le Médoc.

Dans les mois qui précèdent, je cherche des complices. Je trouve une historienne, qui se consacre de manière scientifique à ce chapitre difficile de la relation entre la France et l'Allemagne. Je rencontre des Allemands et des Français (d'abord par e-mail, puis personnellement), spontanément ils me proposent de l'aide dans mes recherches, conscient du fait qu'il n'y a plus ou peu de contemporains qui peuvent donner des informations. Le courrier « silencieux » fonctionne. Je reçois des mails de personnes inconnues, qui ont entendu parler de ma recherche de traces, comme Christian Büttner, qui l'a appris par le Consulat allemand de Bordeaux. Et qui à Saint Vivien-sur-mer, nous fait rencontrer des témoins de l'époque. Lui et sa compagne, Elke Schwichtenberg, nous transmettent à nous les « voyageurs », une impression de la vie dans le Médoc à l'époque et aujourd'hui, de la mentalité des gens du pays et de ces Allemands, qui entretemps sont devenus des gens du pays. Grâce à eux nous passons une matinée dans le salon de Roger Armanjac, le vieux pêcheur du Verdon qui nous montre volontiers sa collection de photos historiques de cette époque, répond à mes nombreuses questions et qui n'explique pas seulement les profondeurs dangereuses entre la Gironde et le Golfe de Gascogne, mais nous transmet avec sa grande expérience de la vie, une simple vérité historique: il y avait et il y a toujours et partout des gens bien et moins bien, indépendamment de leur nationalité. Mon souci, malgré les sept décennies depuis la guerre, de rencontrer encore des ressentiments, ici, où la volonté d'une grande puissance allemande s'est creusée des mètres de profondeur dans le sable des dunes, elle disparaissait dans les yeux accueillants de Roger Armanjac. (Même si je ne peux jamais partager son enthousiasme pour les prouesses de la technologie militaire allemande incarnée par la figure de la « Grosse Bertha » comme il la nomme. J'ai ramené à la maison sa connaissance astucieuse des coquilles d'oeuf concassées qu'il suspend en petits sachets dans ses magnifiques citronniers contre les cochenilles.

Christian et Elke nous amènent aussi chez Madame Jeanne Baudray, qui était maire de St. Vivien pendant plusieurs années, on remarque chez elle, malgré son grand âge, qu'elle a développé un regard limpide pour les nécessités dans ce monde, - à ses 17 ans dans la Résistance ou plus tard. Elle connaissait bien les Allemands, d'abord elle les voyait comme des soldats occupants dans le Café de ses parents au marché de St. Vivien. Il fallait s'arranger avec eux d'une certaine manière. Déjà pour ne pas mettre en danger les actions secrètes que Jeanne et ses amis menaient la nuit dans les champs marécageux au bord de la Gironde où elle aidait des soldats britanniques à survivre aux sabotages secrets contre les Allemands. Plus tard c'étaient justement ces Allemands qui comme prisonniers de guerre appartiennent au quotidien de la petite ville, pour cette raison le terrain de sport fut entouré de barbelés et des tours de surveillance furent érigées.

La délicate jeune française avait à l'époque le même âge que le prisonnier de guerre, sur les traces duquel que je me trouve. Pour Jeanne, ces hommes étaient des travailleurs ordinaires, ils nettoyaient la forêt ou aidaient chez les paysans, parfois y habitaient. Et bientôt même une voisine épousait un Allemand. Tout paraissait normal. Elle ne pouvait pas et ne voulait pas se faire davantage d'idées sur ces hommes.

Un autre chapitre dans ma quête de traces s'ouvre sur Sieghild Jensen-Roth. Originnaire de la Carinthie (Autriche), elle a fait ses études à Paris et vit depuis plusieurs années à St. Médard-en-Jalles. Elle découvre, comme elle me le raconte, à travers les recherches pour mon projet, sa ville d'adoption d'une nouvelle manière - la salle où elle va régulièrement pour faire du sport, fait partie de l'ensemble des bâtiments, où se trouvait le camp de prisonniers de guerre. Ainsi, le secret de l'inconnu amoureux de la belle fille du pharmacien se clarifie, dans la mesure où c'est encore possible après tant de décennies.

Des circonstances merveilleuses veulent qu'elle rencontre l'historienne, Arlette Capdepuy, qui travaille sur un projet de recherche à l'Université de Bordeaux Montaigne, dans lequel figurent aussi les démineurs allemands. Nous tous nous nous rencontrons aux Archives départementales de la Gironde et je vis quelque chose de complètement inattendu. Un grand intérêt et une reconnaissance sincère pour ces lettres, qui pour nos partenaires français représente des récits de valeur de cette époque, et sur laquelle, dans les archives françaises, on ne trouve que peu de chose ou rien du tout. Les lettres font maintenant partie des fonds d'archives et peuvent être utilisées pour des recherches scientifiques. Et pour l'enseignement scolaire - interdisciplinaire pour les matières Histoire et Allemand. Des projets devront être développés pour les lycéens de 18 ans. S'appuyant sur les lettres d'un lycéen allemand qui à l'époque était à peine plus âgé.

Entre temps, j'ai pris contact avec des lycées à Halle, là aussi, des projets interdisciplinaires au baccalauréat se développent sur ce lycée et plus tard prisonnier de guerre et démineur Wolfram Knöchel et ceci déjà l'année prochaine.

Ces nombreuses aventures et rencontres concernant ce voyage impressionnant, entrent maintenant dans mon livre, ensemble avec les lettres. Il paraîtra pour le salon du livre de Leipzig en mars 2016. Proche de cette date, je produis une émission radio pour la radio du centre d'Allemagne (mdr) concernant ce projet fascinant auquel tant d'habitants du Médoc ont participé. Ma reconnaissance pour leur soutien est très grande.

Je suis aussi reconnaissante que personne ne m'a posé la question, quel intérêt et quelle importance cela doit avoir encore aujourd'hui - 70 ans plus tard ?